

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'épaisseur des choses

Frankétienne, *Galaxie Chaos-Babel*, Imprimerie Média-Texte, 2006, 814 p.

Maxime Catellier

Numéro 304, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71862ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Catellier, M. (2014). Compte rendu de [L'épaisseur des choses / Frankétienne, *Galaxie Chaos-Babel*, Imprimerie Média-Texte, 2006, 814 p.] *Liberté*, (304), 52–53.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'épaisseur des choses

À l'approche gestionnaire qui contamine le milieu littéraire québécois, l'écrivain haïtien Frankétienne oppose une poésie vive et essentielle.

MAXIME CATELLIER

L'INFATIGABLE directeur du Festival international de poésie de Trois-Rivières, Gaston Bellemare, n'a pas fini de sonder l'épaisseur des choses. Dans un élan réformiste sans précédent, il a récemment changé les règles d'inscription au Grand Prix de son événement. Maintenant, le poète qui veut avoir accès à l'un des prix les plus dotés (15 000 \$) au Québec doit avoir publié plus de cinq livres de poésie chez un éditeur reconnu. Ce bond du nombre d'œuvres publiées nécessaires à l'éligibilité du pousse-mine, de quatre à six, est le fruit d'une réflexion pénétrante que nous avons pu lire dans les pages du *Devoir* : « Quand on a commencé en 1985, un recueil comptait entre 125 et 200 pages. Aujourd'hui, c'est entre 60 et 90 pages. Ça prend deux livres d'aujourd'hui pour en faire un d'autrefois. » Devant tant de finesse intellectuelle, l'envie de chier dans un bocal et de l'envoyer à Bellemare par télégramme chanté m'a traversé furtivement l'esprit, puis j'ai décidé de m'en tenir à une publication sur Facebook, question d'être certain de m'adresser à la communauté virtuelle du Merveilleux Monde de la Poésie Québécoise™ qui, tout le monde le sait, passe ses journées devant l'ordinateur à se plaindre du non-octroi de leur priorité de bourses.

Suave ironie, qu'attends-tu pour m'achever ? Je suis presque en train de me transformer en un personnage de tragédie de Racine, moi qui lui ai toujours préféré Molière. Je vois l'armée de poètes qui, sortant de la léthargie de leur *Ahuntsic Dream*, dévale tel un troupeau de zombies sur le plateau désenchanté du Mont Royal pour venir quêter un verre de vin au Port de tête, en maudissant le monde de la célébrité qu'on leur refuse, jour après jour. Et s'il n'en tenait qu'à eux ? S'il ne tenait qu'à eux de refuser qu'on les réduise à un nombre de pages, à l'épaisseur d'un livre ? L'œuvre du poète haïtien Magloire-Saint-Aude tient dans trois plaquettes publiées du vivant de son auteur et ne totalise même pas cent pages. Et ces trente-deux poèmes en valent bien soixante-quatre des nôtres, n'importe lesquels, pourvu que ces derniers aient été publiés par un « éditeur reconnu », sceau de fraîcheur garantissant le professionnalisme de quelqu'un qui, s'il s'avérait être un professionnel, aurait raté sa carrière.

Sortons de Montréal, du Québec, pour aller respirer à pleins poumons sur cette île, Hispaniola, dont la République dominicaine et celle d'Ayiti occupent chacune leur moitié. C'est à Port-au-Prince, ville-spirale, que nous allons explorer les tentacules innombrables d'un corps social schizophone ; c'est à Delmas, quartier démultiplié, que nous allons à la rencontre d'un poète qui, à l'inverse de Magloire-Saint-Aude, a produit une œuvre monstrueuse dont les débordements

se retrouveront encore dans un siècle sous les pavés de son quartier, comme des agates sculptées par la folie du temps, au cœur des lézardes courant sur les maisons entassées les unes sur les autres, sous le poids des hibiscus proliférant par centaines de milliers sur les murs de ciment effondrés ou refondés, dans les ravins creusés par

le tremblement de terre du 12 janvier 2010, que les Haïtiens appellent tout simplement le « Goudou Goudou », d'après le bruit qu'ils ont entendu ce jour-là à 16 h 53. Frankétienne : homme-fleuve de toutes les inventions langagières, torrent d'images en déferlante, hydre aux têtes mangeuses d'éphémérides éternelles et explosives, fixées aux marges des pulsions, couleurs d'anti-ciel pesant sur les fronts rougeoyants des carnivals insensés où il puise ses armes, à la source même des accouplements de l'ombre. Frankétienne, le plus grand écrivain haïtien vivant, est à l'homme de la rue ce que la poésie est à la littérature : son utopie la plus révélatrice.

Son œuvre plante ses griffes « sur le point le moins découvert et le plus illuminable du cœur humain », pour reprendre les mots sur lesquels s'achève l'*Arcane 17* d'André Breton. La poésie, la liberté, l'amour. À la rencontre de ces forces qui épuisent leur fracas salvateur contre la marche du monde, Frankétienne se tient telle une montagne de désirs réalisés demeurés désirs, pour reprendre cette fois les mots de René Char. La spirale, genre unique à travers lequel Frankétienne exprime cette poésie du tourbillon et de l'éclatement qui va sans cesse à la rencontre de l'image pour la matérialiser dans un langage plastique et littéraire sans commune mesure, nous aspire et nous recrache dans son giron en ouvrant une brèche dans la conscience poétique du monde. La dernière en date, *Galaxie Chaos-Babel*, est un sommet dans son œuvre polymorphe et foisonnante. Après *Ultravocal* (1972) et

FRANKÉTIENNE

Galaxie Chaos-Babel

Imprimerie Média-Texte,
2006, 814 p.

L'Oiseau schizophone (1993), cette brique de plus de huit cents pages est à l'image de sa ville et de son pays : un enchevêtrement de vents contraires qui fait dialoguer la grande souffrance d'un peuple avec la furie créatrice d'un homme qui a décidé de refuser l'exil et de se battre.

Inlassable la porte bâillant sur l'exil amer
passage d'absence atroce
aux battements de la distance
la voix s'est tue au gris de la solitude
et le cauchemar en noir et blanc.

L'absence de trop
n'aura d'œil que crevé
n'aura de bouche que muette
n'aura de porte que close
n'aura de voix que morte.

Je me souviendrai toute ma vie de ma première rencontre avec Frankétienne. C'était au Salon du livre de Québec, il y a quelques années. Il s'entretenait avec Michel Vézina à propos de son *Anthologie secrète* (Mémoire d'encrier, 2005). Là, devant un public habitué au doux roucoulement d'auteurs populaires, il avait raconté une histoire qui m'a marqué à tout jamais. Né du viol d'une jeune paysanne de l'Artibonite commis par un officier américain, Frankétienne a grandi à Delmas sous la bienveillance de son père adoptif qui était boulanger. Comme le boulanger était le seul à entretenir un feu presque éternel dans le quartier, il revenait au jeune Frankétienne d'aller porter des braises au porte-à-porte afin d'alimenter l'âtre de chaque maison. C'est ainsi, nous dit-il, qu'il perdit son pucelage à un très jeune âge, les femmes le remerciant ainsi d'avoir apporté le feu chez elles. Pour hautement symbolique que cette anecdote puisse paraître, jamais une image ne m'a semblé si réelle : cette braise qui ouvre les portes de la sensualité.

J'ai assisté en décembre dernier, lors de la première Foire internationale du livre de Port-au-Prince, à une conférence pendant laquelle Frankétienne, raconteur hors pair, s'intéressait tout particulièrement à l'histoire des esclaves marons, qu'il considère comme les pionniers de la lutte anti-esclavagiste. Ces esclaves ont fui l'enfer des plantations pour se réfugier dans des lieux inaccessibles à la police coloniale, nous racontait-il avec sa verve jubilatoire. Ces lieux, poursuivait-il, se sont progressivement transformés en sanctuaires vodou où allaient se préparer les grandes insurrections qui ébranlèrent le système esclavagiste. Pourtant, on peut les considérer comme les grands oubliés de l'histoire haïtienne. Cette histoire d'un peuple coupé de ses racines africaines et dont la langue (le créole) et la religion (le vodou) sont frappées d'un certain interdit par l'élite du pays, Frankétienne nous la

raconte dans ses spirales monumentales où l'on sent battre le cœur même d'Ayiti :

La lucidité, l'intelligence et la fierté ancestrale avaient changé de route dans la dérive des vertus citoyennes vers le néant.

Et l'histoire vidée de la sève des grands et sublimes mythes fondateurs dégringolait / dégénérait / roulait dans la déboulinerie des torrents de mensonges par des voies buissonnières jusqu'aux marécages où pourrissaient les racines déchouquées, les branches arrachées et les fleurs meurtries d'une flopée de rêves illusoire et d'utopies avortées.

Auteur du premier roman écrit en langue créole, *Dézaï* (1975), Frankétienne n'a jamais cessé d'ouvrir les écluses pour que cette cohabitation du français et du créole mène à un accouplement qui repousse la souffrance des origines pour aboutir à une véritable jouissance poétique. Dans *Galaxie Chaos-Babel*, l'explosion est totale. Maelström de couleurs et de mots, de formes et de musiques, cet objet unique dans

la littérature mondiale défie toute catégorisation, tout charlatanisme analytique. Aussitôt qu'un pan de la robe se soulève, nous révélant l'obscur objet du désir, il est emporté dans le mouvement de la spirale et nous revient plus tard, métamorphosé, pourchassé, anéanti et renaissant de ses cendres dans le feu du langage. Marcher dans ce livre, c'est comme marcher

dans la ville de son auteur, dans ce Port-au-Prince où réel et fiction se débattent dans une danse frénétique :

L'éclat d'une chevelure dans l'embrasement d'une porte à l'aube
la silhouette d'un enfant traversant une ruelle en plein midi
des ricanements de voix nocturnes à l'intérieur d'un restaurant
des gémissements et des soupirs de douleur dans le sillage d'un corbillard au crépuscule.

Tout passe
tout s'en va
dans l'effraïque
la déroutante
la foudroyante

l'époustoufflante discontinuité des repères et des balises qui s'enchevêtrent s'entrechoquent et puis s'effritent se repoussent se détruisent s'agglutinent se dissolvent à l'intérieur d'un immense foisonnement de sensualités indéfiniment lointaines et baroques aux ultimes frontières de la dispersion et de l'anéantissement absolu.

Vues d'ici, les spirales de Frankétienne assènent une violente lumière sur la pâleur de nos visions. Il est le mystère en plein soleil évoqué il y a plus d'un siècle par le poète-boxeur Arthur Cravan, cette indéchiffrable évidence qui illumine l'avenir de son étoile. 

Frankétienne est à
l'homme de la rue ce que la
poésie est à la littérature :
son utopie la plus révélatrice.